

# Les métamorphoses mystiques de la sexualité dans la pensée de Guillaume Postel

Claude-Gilbert Dubois

Volume 4, Number 2, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036318ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036318ar>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

## ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Dubois, C.-G. (1968). Les métamorphoses mystiques de la sexualité dans la pensée de Guillaume Postel. *Études françaises*, 4(2), 171–207.  
<https://doi.org/10.7202/036318ar>

## NOTES ET DOCUMENTS

### LES MÉTAMORPHOSES MYSTIQUES DE LA SEXUALITÉ DANS LA PENSÉE DE GUILLAUME POSTEL

« L'esprit garde, au fond de lui, une antique peur du corps et de la puissance du corps. Et c'est *l'esprit* qu'il importe de libérer, de civiliser sur ce point. La terreur que le corps inspire à l'esprit a rendu fous d'innombrables hommes. »<sup>1</sup>

D.H. LAWRENCE

C'est un lieu commun de parler du rôle des femmes au XVI<sup>e</sup> siècle. Là n'est point notre propos. Nous nous proposons d'étudier les métamorphoses de l'image féminine, — et, partant, de la sexualité — dans l'esprit d'un homme du XVI<sup>e</sup> siècle, qui nous semble revêtir un aspect à la fois exemplaire et extrême.

Nul n'a mis en doute le caractère éminemment viril<sup>2</sup> du XVI<sup>e</sup> siècle : le morion du chevalier Bayard, le panache de Henri IV, la balafre du Balafre, et les profils aigus d'Érasme et de Machiavel dressent à l'esprit de ses descendants l'image d'un siècle, caustique et gaillard, où tout se masculinise, le doux parler en savoir solide, l'histoire en musée d'*Hommes illustres*

1. *L'Amant de Lady Chatterley*, traduction de F. Roger-Cornaz, Paris, Gallimard, 1932, préface de l'auteur, p. 16-17.

2. « Notre Renaissance fut un siècle français, audacieux et ami du plaisir ... Ce goût du plaisir n'exclut pas le courage. Comme Epaminondas dont parle Montaigne, la noblesse de François I<sup>er</sup> savait passer des cours d'amour aux champs de bataille, de l'alcôve au champ clos, pour le plaisir de l'honneur et du sport. Et plus d'un humaniste savait ne pas vivre, en sa bibliothèque, hors des dangers. Il en fut qui sortaient gonflés d'enthousiasme des banquets érudits ou de leurs cabinets, pour mourir sur le bûcher. Ce siècle fut celui de bien des vaillances. Il en fut de tumultueuses. Qu'à la seule cour d'Henri III le goût du plaisir facile parût anémier tout courage et toute pensée : ce divorce suffit à faire haïr la cour. » (V.-L. Saulnier, *la Littérature française de la Renaissance*, Paris, P.U.F., 1965, p. 119, 120, 121).

ou de *Grands capitaines* et la mort d'une rose en précepte philosophique. Il en va du siècle entier comme des personnages qui gravitent dans l'entourage de Pantagruel, de la société qui s'affiche dans *l'Enterrement du comte d'Orgaz* et le *Martyre de saint Maurice*<sup>3</sup> ou le *Jules César* de Shakespeare<sup>4</sup>: il n'y a que des hommes, ou presque. Il faudrait interroger ces regards, scruter les profondeurs secrètes de ces âmes viriles, qui semblent refuser toute déshonorante promiscuité avec les femmes, et rechercher les délices hautaines d'une ségrégation des sexes. En fait l'apparence est trompeuse: les femmes sont présentes partout où elles peuvent se cacher<sup>5</sup>, et se cachent là où elles peuvent être le mieux en vue: dans la rêverie d'un roi qui leur

3. *Le Martyre de saint Maurice* du Greco (1580, Escorial) ne fait figurer que des hommes sur la toile; *l'Enterrement du comte d'Orgaz* (1586, Tolède, Santo Tomé) ne comporte que des hommes dans sa partie terrestre; il est vrai que la Vierge apparaît, à une place d'honneur, dans la partie céleste. Nous nous en expliquons plus loin, et n'utilisons ces détails significatifs que pour illustration.

4. *Jules César* (1599), 33 personnages, dont 31 hommes désignés par leur nom, plus sénateurs, citoyens, gardes, et 2 femmes. Autre exemple: *Henri V* (1592), 31 hommes, plus démons, lords, seigneurs, gardiens de la Tour, hérauts d'armes, officiers, soldats, messagers, gens de suite, un sergent, un portier, et 3 femmes.

5. Exemple caractéristique: *le Tiers Livre* de Rabelais (1546) ne met pratiquement en scène aucune femme digne de ce nom. Or, la femme sous la forme « mariage et cocuage » est au centre du débat. L'importance du problème féminin dans cette œuvre et autour de cette œuvre a amené parfois les critiques à rattacher l'œuvre de Postel, sous certains aspects, à la querelle des femmes. Rappelons seulement l'étude d'Abel Lefranc, « Le tiers livre du *Pantagruel* et la querelle des femmes », dans *Grands écrivains français de la Renaissance* (Paris, Champion, 1914, p. 251-304); le même auteur, dans son Introduction au *Tiers Livre* (Paris, Champion, 1931), cite Guillaume Postel et parle à son sujet d'une « apologie du sexe féminin », conception mise en doute par M.A. Screech, « The Illusion of Postel's Feminism. A Note on the Interpretation of His *Très merveilleuses victoires des femmes du Nouveau Monde* » (*Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, XVI, 1953, p. 162-170). Le problème de la querelle des femmes a été repris, étendu ou renouvelé, entre autres par L. Abensour, *la Femme et le féminisme avant la Révolution* (Paris, Plon-Nourrit, 1932); L. McDowell Richardson, *The Forerunners of Feminism in France* (Baltimore [Maryland], The John Hopkins Press, 1929); N. Ivanoff, « Le Roland furieux et la querelle des femmes au XVI<sup>e</sup> siècle » (*Revue du seizième siècle*, 1932-1933, p. 262sq.); Emile-V. Telle, *l'Œuvre de Marguerite d'Angoulême reine de Navarre et la querelle des*

dédie une pensée fugace et désabusée dans une salle de Chambord, dans l'inspiration des poètes de l'esprit pur comme dans l'inspiration moins pure des écrivains à l'esprit léger, à la Cour, à la ville, à l'ombre du trône comme Marguerite de Navarre ou Diane de Poitiers, sur le trône comme Marie et Élisabeth en Angleterre, au-dessus du trône comme Catherine, en France, sous les derniers Valois, et même au Ciel, à la place d'honneur entre le Père et le Fils, comme dans le *Couronnement* du Greco <sup>6</sup>.

C'est une idée de la femme conçue, non comme un être autonome, mais comme un objet de la pensée ou de l'imagination masculine, plus que la situation objective des femmes dans la société, qui nous intéresse ici. La vision masculine de la femme est sollicitée par deux tendances : un courant misogyne, satirique, agressif, court de siècle en siècle à travers la verve bourgeoise du Moyen Âge et de la Renaissance, exprimant une réaction masculine défensive qui dissimule la peur d'être asservi par le rire, le mépris ou la haine affectée. Ce sont là des réactions de maîtres, si peu maîtres d'eux-mêmes qu'ils cèdent à la peur chronique d'une mise en question de leur autorité et réagissent en faisant parade de leur qualité de maîtres <sup>7</sup>. Une parade !

*femmes* (Toulouse, Imprimerie de Lion et fils, 1937), et plus récemment par V.-L. Saulnier, *le Dessein de Rabelais* (Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1957) ; M.A. Screech, *Rabelaisian Marriage. Aspects of Rabelais' Religion Ethics and Comic Philosophy* (Londres, E.J. Arnold & Sons, 1958) ; « Rabelais, DeBillon and Erasmus » (*Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 1951, p. 241-265) ; et « Rabelais's Position in the Querelle des femmes », dans *François Rabelais*, par H.R. Bainton, ouvrage publié à l'occasion du 4<sup>e</sup> centenaire de sa mort, 1553-1953 (Genève, Droz, 1953, p. 131-146), etc. On trouvera une bibliographie sur le problème du féminisme au XVI<sup>e</sup> siècle, dans *Bibliographie de la littérature française du seizième siècle* de A. Cionarescu, avec la collaboration de V.-L. Saulnier (Paris, Klincksieck, 1959, p. 60-61).

6. *Le Couronnement de la Vierge* (1595-1600, Madrid, musée du Prado). « Place d'honneur » ne contient pas de sous-entendus théologiques ; nous nous plaçons au seul point de vue de la composition picturale.

7. Ce qu'illustre le thème populaire — l'instinct populaire n'est-il pas le guide le plus sûr de la psychologie ? — du mari-tyran craignant d'être trompé ; la tyrannie ne se développe que sur un sentiment d'insécurité — inquiétude ou faiblesse.

Un mot amphibologique qui trahit une attitude de défense camouflée sous l'ostentation. À l'opposé, un courant mystique, issu des rêves d'amour chevaleresques, tend à faire montre de l'infériorité masculine : un exhibitionnisme de l'esclavage — chevaliers servants, parfaits amis, langueur amoureuse, autant de variations sur l'esclavage du « cœur transy » — pose la femme aimée en idole, douce et tyrannique, attestant ainsi le tourment complexe d'un esprit qui se complait et se révolte dans ses chaînes et ses feux, alourdisant les unes, attisant les autres, pour dénoncer en plaintes voluptueuses la cruauté de la belle et prendre plaisir à savourer, dans une révolte obéissante, la douceur de ses tourments <sup>8</sup>.

À vrai dire, ces deux images de la femme ne font qu'exprimer la même hantise — les uns, par la projection exacerbée de leur désir d'impuissante domination, les autres, par la représentation spectaculaire de leur asservissement volontaire, voudraient se libérer de la chair et des tourments qu'elle inspire à l'esprit. Tantôt l'obsession amoureuse, jouant son propre drame, se justifie hypocritement en dissimulant sa défaite derrière la vision mystique — un érotisme de féerie ; tantôt elle tente des efforts intempestifs de libération en mettant la chair à nu pour la dépouiller de son magnétisme. Paquet d'entrailles, flux de sang, contractions musculaires... il ne reste plus rien de la magie du corps féminin qui « tant est tendre, poly, souef, si précieux ». Plus rien, sauf ce torrent d'injures et de mépris qui atteste toujours l'état d'agression. La victime a transformé ses plaintes en vociférations ou en cris de révolte : l'état demeure. L'homme enchaîné aux pieds d'Omphale, refusant l'adoration des chaînes, renie ses songes féériques : mais sa vigueur dépasse le but. Il a rompu le corset de peau, voulant briser l'idole et la réduire à une chose parmi des choses neutres. Les pierres précieuses, les lys et les roses ne sont après

8. Les clichés du langage littéraire amoureux traduisent assez bien cet exhibitionnisme masochiste (l'amant « chargé de fers », « percé de flèches », « brûlé de feux ») accompagné parfois d'une dévalorisation tragique sur fond de culpabilité (« le ver de terre amoureux d'une étoile », l'indignité).

tout que lymphe, pituite et sang<sup>9</sup>. Mais le sang et la chair, bientôt charogne, prenant un éclat inattendu, s'animent alors de reflets inquiétants: rien n'est si proche du fantastique que le réalisme érotique. Il n'y a pas de repos: l'orgie sadique imaginaire n'apporte pas la paix, mais provoque un cauchemar de purulence. Cette chair devant laquelle l'imagination se délecte avec effroi, la pensée des maux qu'il lui « faudra attendre », ravive le rêve d'or, de lumière et d'azur. Entre Isis, la Vierge rédemptrice, Béatrice habillée de lumière, la « parfaite amye » d'un côté, et de l'autre la Vénus infernale, les dents de Bérénice et la paillarda rouge de l'Apocalypse, il n'y a pas pour la victime d'Éros enfermée dans un jardin de délices aux fruits vénéneux d'autres remèdes humains pour échapper aux désordres de l'amour que de les transformer en drame métaphysique.

\*

\* \* \*

Toute mystique, toute métaphysique ne supposent-elles pas un érotisme antérieur dompté, ou que l'on a cru dompter? Mais comme on ne peut échapper à la mort, peut-on échapper à la sexualité? Tout l'effort humain pour s'en débarrasser ne consiste-t-il pas à la couvrir? Les obsessions sexuelles se retrouvent cachées, masquées, fardées, présentes; il est vrai que les transferts, dérivations ou sublimations permettent de jouer son drame sans en avoir l'air, ou en ayant l'air de s'en être libéré: les métaphores donnent un moyen d'obvier à la censure. Les conceptions cosmographiques ou théologiques, dans la mesure surtout où elles sont une investigation d'un au-delà de l'expérience, reflètent en fait, sous des masques à apparence d'idées et dans des proportions qui enflent dans les espaces imaginables, les pulsions que censure un interdit psychique dans leur domaine propre, les problèmes psychologiques que, sous leur forme crue, refuse la conscience. Les rêveries sur Dieu et sur le monde apparaissent ainsi bien souvent

9. Rappelons pour mémoire le texte célèbre de Lucrèce (*De rerum natura*, IV, 1170-1191), — lequel me semble exprimer non point une libération de l'amour, mais cette lutte de la féerie érotique et du dégoût charnel.

comme des transpositions autorisées d'idées ou de désirs inexprimables sous leur forme réelle <sup>10</sup>.

Dans le christianisme, les courants les plus favorables théologiquement à la femme se sont propagés précisément dans les cercles d'où sa présence réelle était exclue: le catholicisme, avec sa hiérarchie essentiellement masculine, est par excellence la religion de la femme. L'Église s'est naturellement identifiée à l'Épouse, et offre à ses fidèles une image de la femme telle qu'aiment l'aimer ceux qui ont peur de l'amour. Pas d'attouchements, mais une zone interdite et lumineuse autour d'elle ne permet que des mots d'admiration et de vénération: *Porta coeli, Turris eburnea, Maris stella*... Cette métamorphose n'est possible, à notre sens, que grâce à l'interdit sexuel <sup>11</sup>. Toute interdiction métamorphose le désir en rêve: toute extase résulte de la joie obscure de le satisfaire sans le savoir sous une forme métaphorique <sup>12</sup>; joie indicible parce qu'elle est une satisfaction qui s'ignore, mais en raison de cette ignorance elle ne saurait être totale. C'est le supplice voluptueux de Tantale qui ne peut toucher à

10. C'est une évidence depuis que la psychanalyse s'est emparée de l'explication des mythes, et de la création littéraire ou artistique. Nous nous contenterons de renvoyer, parmi une abondante production, à: C.G. Jung et Ch. Kerényi, *Introduction à l'essence de la mythologie*, traduction française de H.-E. Del Médico (Paris, Payot, 1953), et C.G. Jung, *Psychologie et religion*, traduction française de M. Bernson et G. Cahen (Paris, Corrêa, 1958).

11. Les sectes qui ont — par volonté consciente ou par penchant inconscient — levé l'interdit sexuel ont abouti à une dégénérescence de la mystique en érotique: cf. Norman Cohn, *les Fanatiques de l'Apocalypse*, traduction de S. Clémendot (Paris, Julliard, 1962), qui parle à propos des frères du Libre Esprit de « l'image entièrement convaincante d'un érotisme qui, loin d'être le signe d'une sensualité insouciance, revêt essentiellement l'allure d'un symbole d'émancipation » (p. 148); cf. également les querelles des anabaptistes sur les règles de la morale sexuelle (*ibid.*, p. 279-280). La mystique de la femme ne paraît donc pouvoir se développer que par l'interdit sexuel: lorsque cet interdit est brisé, la mystique se transforme en politique féministe.

12. Nous nous inspirerons des idées de Georges Bataille, *l'Érotisme* (Paris, U.G.E., 1964, étude V, « Mystique et sensualité », p. 243-289); Henri Sérouya, *le Mysticisme* (Paris, P.U.F., 1956, chap. III, « Idylle ardente, participation sexuelle », p. 35-40); A. Sahuqué, *les Dogmes sexuels. Les influences sociales et mystiques dans l'interprétation traditionnelle des faits sexuels* (Paris, Alcan, 1932). →

l'eau et aux aliments qui sont près de lui ; mais il a sur les lèvres le goût de fruits d'or et dans l'esprit des songes de cristal. L'interdit sexuel — peu en importe la raison, répulsion physique, phobie de castration, volonté de puissance appliquée à la domination des sens — provoque ainsi naturellement, dès que l'issue lui est laissée, la métamorphose de la femme en fleur, en ange, en étoile. La mystique et la sexualité ont partie liée ; et elles le savent, en s'empruntant mutuellement leur vocabulaire et leurs images, mais elles vivent en concurrence, l'une ne pouvant s'exprimer qu'au détriment de l'autre. C'est pourquoi la promotion théologique de la femme est bien souvent liée à un arrêt ou à une régression de sa promotion sociale <sup>13</sup>.

Le protestantisme apparaît au contraire comme une religion d'homme <sup>14</sup> : les Réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle sont des hommes qui ont masculinisé la religion. Les Réformés n'ont qu'un idéal de mari — le contraire d'un amant <sup>15</sup> ; au mythe chevaleresque de la femme-

Sur les rapports de la vie mystique et de l'activité sexuelle, nous renvoyons à *Mystique et continence. Travaux du VII<sup>e</sup> Congrès international d'Avon* (Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1952 [31<sup>e</sup> année de la *Revue carmélitaine*]); en particulier aux articles du P. Tesson, « Sexualité, morale et mystique », p. 357-378, du P. Philippe de la Trinité, « Amour mystique, chasteté parfaite », p. 17-26 et de J. Madaule, « La sublimation sexuelle dans l'ordre littéraire », p. 253-269.

Un point de vue moins nuancé se trouve exprimé dans James Leuba, *la Psychologie du mysticisme religieux*, traduction française de Lucien Herr (Paris, Alcan, 1925), et D<sup>r</sup> P. Voivenel, *la Chasteté perverse* (Paris, La Renaissance du Livre, s.d.).

13. L'idée est peut-être paradoxale, mais nous paraît vérifiable. Jacques Le Goff, dans *la Civilisation de l'Occident médiéval* (Grenoble-Paris, Arthaud, 1964), constate qu'« on s'est plu à reconnaître dans le culte de la Vierge, triomphant aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, un tournant de la spiritualité chrétienne, soulignant le rachat de la femme pécheresse par Marie, la Nouvelle Eve, retournement décelable encore dans le culte de la Madeleine qui se développe à partir du XII<sup>e</sup> » (p. 354). Il ajoute : « L'étude des actes juridiques prouve que, en ce qui concerne en tout cas la gestion des biens du couple, la situation de la femme a empiré du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle » (p. 356).

14. Il est vrai que le *puritanisme* réintroduira l'interdit, avec son cortège de réactions, de sublimations et d'illuminations.

15. L'opposition de mots n'est pas une boutade. Il suffit de donner à mari-ami le caractère archétypal qu'ils prennent dans la littérature courtoise pour en saisir la signification. Le premier jouant le rôle répressif d'un *sur-moi* cruel et le second exprimant une libération libidinale par transfert.

fée, ils substituent l'idéal concret de la femme au foyer et de la fée . . . du logis. Le protestantisme a détruit le mysticisme érotique : en ce sens, le bris des statues de la Vierge est un symbole, celui du *viol* et de la destruction de l'interdit sexuel<sup>16</sup>. Les protestants ont donné une place à l'instinct en le légalisant et en le canalisant par la voie du mariage : la possibilité de satisfaction de la sexualité dans son domaine propre conduit donc à une régression du rôle théologique de la femme<sup>17</sup>. Plus de vénération, plus de cour, plus de poèmes, plus de roses, plus de mômèries, mais un foyer, des responsabilités — si modestes et contrôlées soient-elles — un rôle concret à jouer<sup>18</sup>. La Vierge perd ses prérogatives théologiques, mais aucun attentat n'est commis dans l'admiration humaine de ses qualités de femme et de mère : l'adoration mystique se mue en respect humain.

Quant aux sectes et aux croyances hétérodoxes, qui se développent à la faveur des bouleversements qui affectent la théologie chrétienne au XVI<sup>e</sup> siècle, elles manifestent, sous une forme beaucoup plus patente, par

16. On trouvera une comparaison du protestantisme et du catholicisme, dans une perspective psychanalytique, fondée sur la position des deux religions par rapport à la libido et à la censure dans C.G. Jung, *Psychologie et religion*, p. 95 et 59. L'auteur insiste sur le caractère de destructeur d'interdits présenté par le protestantisme.

17. Une polémique assez serrée a lieu, dans la controverse théologique entre protestants et catholiques, sur l'explication d'un passage de Daniel (Dn 2, 37) concernant l'attitude de l'antéchrist à l'égard des femmes : pour les catholiques, le mépris de l'antéchrist à l'égard des femmes doit s'appliquer aux moines renégats qui, passant au protestantisme, acceptent la vie conjugale (Florimond de Raemon, *l'Anti-Christ*, Lyon, J. Pillehotte, 1597, p. 566) ; pour les protestants, ce mépris désigne le célibat ecclésiastique, et ses transgressions érotiques : « Dieu a mis une affection naturelle aux deux sexes de s'entraimer, afin qu'il fist une perpétuelle compagnie pour engendrer, et que par tel moyen l'Eglise jamais ne luy faillist » (*Commentaire de Philippe Mélanchton sur le livre des révélations du prophète Daniel*, Genève, Imprimerie de J. Crespin, 1555, p. 3).

18. Le rôle joué par les femmes dans le camp protestant a fortement frappé les observateurs contemporains, en particulier leur rôle militaire dans la défense des villes assiégées. L'Estoile exprime sa stupéfaction à plusieurs reprises devant ce phénomène insolite. Le même L'Estoile rapporte aussi diverses anecdotes tendant à montrer l'impatience des Français à supporter le gouvernement d'une femme, en l'occurrence la reine-mère (*Journal du temps de Henri III*, année 1575).

leur défaut de structures impersonnelles, et les vestiges plus marqués de la psychologie individuelle de leur fondateur — un être au demeurant souvent traumatisé — l'importance de la projection des obsessions sexuelles dans les spéculations théologiques<sup>19</sup>. Ces dieux de transfert semblent vivre de ce que les hommes refusent à la vie et de tout ce que la vie ne peut fournir à leurs désirs : la pauvreté — volontaire ou subie de leurs créatures — fait la richesse de ces dieux. Les fidèles leur offrent en gerbes éclatantes toutes les roses de la vie qu'ils n'ont pu cueillir, ou qu'ils ont refusé de cueillir, en échange du plaisir solitaire d'une transfiguration et de ce beau spectacle qu'est l'éclosion d'une rose mystique.

\*  
\*   \*  
\*

Ces remarques générales nous paraissent nécessaires pour comprendre le mécanisme et l'orientation de la pensée dans l'œuvre de Guillaume Postel. Une métamorphose semble s'opérer en lui d'un rêve inassouvi à saveur défendue en système philosophico-mystique dans lequel les plus grandes audaces sont présentées sans peur et sans scrupule, parfois même avec un accent triomphal et un ton de provocation heureuse. Tout son raisonnement ne fut-il pas de céder à un sentiment confus et cher ? Son œuvre, à certains égards, dans ses constructions érotico-mystiques, n'est-elle pas un savant et voyant jeu de cache-cache avec la sexualité ?

Notons d'abord ses sympathies religieuses : c'est un fidèle de l'Église catholique. Il l'affirme<sup>20</sup> et nous pensons qu'il est sincère. Il est vrai qu'il a eu quelques

19. Nous retiendrons à titre d'exemple les idées de « David Georges, qui de voirrier devint à son conte le Second Redempteur du genre humain, disant Notre Seigneur n'avoir sauvé que les hommes, et qu'il estoit envoyé pour racheter les femmes » (Florimond de Raemon, *op. cit.*, p. 29). On peut songer aussi aux révélations teintées d'érotisme des frères du Libre Esprit (cf. N. Cohn, *op. cit.*, p. 145sq.), et du courant joachimite (cf. Decimal Douie, *The Nature and the Effect of the Heresy of the Fraticelli* (Manchester, Manchester University Press, 1932). Postel a été en rapport avec ces courants de pensée.

20. En particulier dans *les Retractations* : cf. note 36.

difficultés avec elle <sup>21</sup> et qu'en particulier, il lui manque ce sens de la discipline, cette nécessité d'un abandon de soi qui caractérise l'obéissance. Abandonner sa personnalité, c'est se vaincre soi-même et il semble bien que Postel ne cherchait pas à vaincre l'être qui était en lui, mais à l'exprimer sous une forme autorisée : la règle dépersonnalise, et Postel veut garder les aspects les plus provocants de sa personnalité. Fidèle à son Église, il accueillait avec beaucoup de sympathie les messages les plus étranges venus comme d'un au-delà des profondeurs de l'âme individuelle : sans parler de l'Islam et de la Kabbale <sup>22</sup>, il se laissera tenter par les

21. En particulier lors de son expulsion de l'ordre des Jésuites (cf. H. Bernard Maître, « Le passage de Guillaume Postel chez les Jésuites », *Mélanges Chamard*, Paris, Nizet, 1951), et après la publication des *Très Merveilleuses Victoires des femmes* (cf. G. Weill, *De Postelli vita et indole*, thèse, Paris, 1892).

22. L'influence de la Kabbale est essentielle dans l'élaboration de la pensée théologique de Postel ; nous considérons toutefois que son inspiration cabalistique a des causes beaucoup plus profondes qu'une sympathie intellectuelle : quelle est la détermination de sa pensée dans cette adhésion fervente ? voilà le problème fondamental. Sur la question qui nous intéresse, Postel s'inspire en particulier du sexualisme théologique contenu dans la définition de Dieu (*Zohar*, I, 107), dont il voit la reproduction dans la création (*Abrahami patriarchae liber Jezirah*, Paris, 1552, commentaire, article 24) — rapprochement effectué par W.J. Bouwsma, *Concordia mundi. The Career and Thought of Guillaume Postel* (Cambridge [Massachusetts], Harvard University Press, 1957).

Sur les rapports de Postel et des courants prophétiques et ésotériques, on consultera diverses études de F. Secret, en particulier, *les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance* (Paris, Dunod, 1964, p. 171-217) ; « Guillaume Postel et les courants prophétiques de la Renaissance » (*Studi francesi*, 1, 1957, p. 375-395) ; « Les débuts du Kabbalisme chrétien en Espagne et son histoire à la Renaissance » (*Sefarad*, n° 1, 1957) ; « La Kabbale chrétienne à la Renaissance » (*Archivum Fratrum Praedicatorum*, 27, 1957, p. 319-336) ; « Le Zôhar chez les kabbalistes chrétiens de la Renaissance » (*Mémoire de la Société des études juives*, 1958, fascicule 3) ; « Les Jésuites et le Kabbalisme chrétien » (*Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 1958, p. 542). Nous renvoyons également à W.J. Bouwsma, « Postel and the Signification of Renaissance Cabalism » (*Journal of the History of Ideas*, XV, 1954, p. 218-232). Quant à l'étendue et la profondeur de ses connaissances sur l'Islam et la civilisation turque et arabe, on la trouve partout, dans la *Grammatica arabica* (Paris, P. Gromorsus, s.d., in-4°) aussi bien que la *Syriae descriptio* (Paris, H. Gormontius, 1540, in-8°), dans *Alcorani et evangelistarum concordiae liber* (Paris, P. Gromorsus, 1543), *De originibus* (Paris, D. Lescuier, 1538, in-4°), *De la république*

éléments les plus avancés de la révolution idéologique. À travers ces incursions qui l'orientent vers le secret, que cherche-t-il? Quelle réponse aux tourments de son âme que les cadres habituels de l'obéissance heureuse ne peuvent lui donner, que veut-il enfouir en lui et préserver pour préférer les voies d'exception à la règle, et les sentiers écartés aux faciles chemins de la puissance et de la gloire communes <sup>23</sup>? Il n'y a guère qu'avec les protestants que ce chercheur actif de l'unité n'arrivera pas à s'entendre: sa thèse contre les sacramentaires ne fut peut-être écrite que par opportunité, mais ses démêlés avec Flacius Illyricus <sup>24</sup>, son apologie de Servet <sup>25</sup> trahissent, plus qu'une antipathie: une véritable phobie en face des protestants. On peut l'expliquer — et il l'expliquera évidemment — par des raisons d'ordre dogmatique, parfaitement conscientes: mais il

*des Turcs* (Poitiers, Imprimerie de E. de Marnef, 1560, in-4°), *les Histoires orientales* (Paris, Imprimerie de H. de Marnef, 1575, in-16), etc.; cf. Clarence Dana Rouillard, *The Turk in French History, Thought and Literature (1520-1560)* (Paris, « Etudes de littérature étrangère et comparée », n° 13, 1938).

23. Rappelons seulement ses rapports avec David Joris et avec Michel Servet, dont il prit la défense. Sur les rapports avec les Davidites, cf. Roland Bainton, « Wylliam Postel and the Netherlands » (*Nederlandsch Archief voor Kerkgeschiedenis N.S.*, XXIV, 1931, p. 161-172).

24. Cf. W.J. Bouwsma: « *We may notice that Postel made, at intervals, fairly implausible claims of persecution, directed sometimes against particular persons or groups, specially Protestants* » (*Concordia mundi*, p. 167). C'est un fait que ses contacts avec les protestants se sont assez mal terminés, et, qui plus est, ont été suivis de crises de persécution; que Postel s'accommode difficilement de principes autres que les siens, c'est certain, qu'il ait été réellement persécuté par ses ennemis religieux, c'est également certain; mais il nous semble qu'il y a autre chose; l'origine n'est-elle pas inconsciente et le protestantisme ne représente-t-il pas justement ce contre quoi proteste sa pensée inconsciente: la masculinité triomphante qui a brisé l'interdit et par conséquent la possibilité du rêve érotique camouflé. Nous ne disons pas qu'il s'agit là d'une vue justifiée du protestantisme, mais de la vision inconsciente qu'il en a, et nous n'avançons cette hypothèse qu'avec toutes les réserves d'usage et de prudence dans un tel domaine: mais elle paraît vraisemblable.

25. « *Postells Apologie für Servet (Wien, 1555)* », dans Kvačala, *Postelliana* (Jurjew, Druck von C. Mattieson, 1915). W.J. Bouwsma émet l'hypothèse (*Concordia mundi*, p. 167-168) que cette apologie constitue une réaction de persécution disproportionnée par rapport à la cause (les menaces de Calvin étant vagues et n'étant vraisemblablement pas dirigées contre Postel).

faut lire plus profondément; ces réactions ne cachent-elles pas derrière leur agressivité une certaine peur très intime, ne traduisent-elles pas une sensibilisation personnelle quant à ce qui touche son secret <sup>26</sup> ?

Y avait-il une prédisposition chez cet aventurier, ce voyageur sans autres bagages que ceux d'une forte culture hébraïque, cabalistique, astrologique, cosmographique, mathématique, encyclopédique, quoique spécialisée dans l'étrangeté, ce célibataire infidèle successivement, et parfois simultanément, à toutes ses épouses spirituelles — l'Église et l'Hérésie, la Gloire et la Misère, l'Université et la Liberté — à se faire l'aède obsédé, persévérant au milieu des persécutions, d'une certaine forme de rédemption <sup>27</sup> ? C'était un fils de la terre: il naquit dans une ferme de Normandie, en 1510, ou quelques années plus tôt <sup>28</sup>. Mais un double malheur

26. On pourrait rapprocher le sentiment éprouvé par Postel envers les protestants des relations qui unissent le président Schreber au professeur Flechsig, dans la quatrième des *Cinq psychanalyses* de Freud (réédition, traduction de Marie Bonaparte et Rudolph M. Loewenstein, Paris, P.U.F., 1967). Le rapprochement s'éclaire si l'on admet que le protestantisme a pu être associé inconsciemment dans l'esprit de Postel à l'idée de masculinité, comme nous avons essayé d'en montrer la vraisemblance.

27. On trouvera une première liste bibliographique des études biographiques sur Guillaume Postel dans G. Weill (*op. cit.*); on pourra compléter par la bibliographie fournie par W.J. Bouwsma (*Concordia mundi*, p. 299sq.) et A. Cionarescu et V.-L. Saulnier (*Bibliographie de la littérature française du seizième siècle*, p. 568-569). Parmi les témoignages des contemporains, retenons surtout A. Thevet, *les Vrais Portraits et vies des hommes illustres* (Paris, V<sup>o</sup> J. Kervert et G. Chaudière, 1584, in-f<sup>o</sup>). Parmi les auteurs postérieurs, outre J.-J. Scaliger, *Lettres françaises de la Croix du Maine et du Verdier* (1772-1778), les études de Des Billons, Goujet et de l'abbé Joly. Parmi les études modernes, D. Restoux, *Guillaume Postel, apôtre de la concorde du monde* (Mortain, Imprimerie G. Letellier, 1930); Sigrid Stahlmann, *Guillaume Postel (1510-1581). Ein Beitrag zur Geistesgeschichte des sechzehnten Jahrhunderts* (Göttigen, 1956, in-4<sup>o</sup>, 102 ff. polytypé — B.N., in-4<sup>o</sup>, Gott. ph. 116); W.J. Bouwsma, *Concordia mundi*, et F. Secret, « Notes sur Guillaume Postel », parues dans *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, depuis 1959.

28. Il est né exactement à La Dolerie, près de Barenton (Manche), siège actuel d'une société des amis de Guillaume Postel. La date la plus couramment retenue (1510) est acceptée par G. Weill, mise en cause par D. Restoux qui lui préfère 1505, affirmée par W.J. Bouwsma qui s'appuie sur les confidences de Postel lui-même.

l'obligea à s'échapper de la médiocrité: d'abord il prit le goût des livres. Sa première lecture, dit un de ses biographes<sup>29</sup>, fut celle d'un almanach astronomique acheté par son père. Dès lors, adonnée à l'étude, son enfance s'isola, et se développa en vase clos, parmi les rêves et les persécutions que l'on combat par d'autres rêves. Il connut le danger d'avoir les mains blanches parmi les culs-terreux, de « primer ses égaux par l'intelligence et d'être un savant parmi des ignorants »<sup>30</sup>. Puis il perdit ses parents: il avait huit ans lorsqu'une épidémie de peste les emporta l'un et l'autre. Son enfance heureuse est morte: il s'ingéniera toute sa vie à l'immortaliser. Persécuté par les garçons de son âge, ne rencontrant qu'indifférence auprès de son tuteur — puisa-t-il dans ces désagréments l'idée, sous-jacente dans sa pensée, de la corruption du sexe masculin? — il recourut aux protections mystiques, reportant sur une image de la Vierge le besoin de tendresse et de protection maternelle dont il était sevré. À part les rêves, il ne lui restait pour survivre que la fuite et l'ambition. Il fuit, le reste vint après. Il vient à Paris, se fait dépeigner, reste deux ans à l'hôpital, en sort, part en Beauce — il faut vivre — revient, cherche des protecteurs, trouve des ennemis, puis des ennemis de ces ennemis qui lui offrirent leur protection, a accès à la Cour et part en mission vers l'Orient pour le compte de François I<sup>er</sup><sup>31</sup>. Il s'initie à l'Islam et à la Kabbale, dont l'enseignement sera si parfaitement intégré à sa personne qu'il finit par devenir en lui une seconde nature plus vraie que la nature. Il revient à Paris, est nommé professeur au Collège Royal, puis abandonne sa charge, parcourt l'Europe, entre dans la Compagnie de Jésus, s'en fait exclure, court les prisons, les hôpitaux, les bibliothèques, et rencontre une femme — la seule femme réelle, avec sa mère, que l'on connaisse dans sa vie — celle qui allait devenir la *Vierge vénitienne*. Elle meurt bientôt après. Nouvelle période d'errance et de tumultes. Il mourut lui-même en 1581 après une vieillesse relativement calme et que l'on espère

29. D. Restoux, *op. cit.*

30. *Ibid.*, p. 32.

31. En 1536, cf. *ibid.*, p. 50.

heureuse <sup>32</sup>.

On a fait de Postel un philosophe ésotérique adonné à l'occultisme et à la Kabbale, un Docteur Faust avant la lettre, un paranoïaque, un mage, un sage, un fou, un dieu <sup>33</sup>. Sa folie fut officiellement proclamée de son vivant: il lui dut peut-être d'échapper à une condamnation plus dangereuse, et à la mort <sup>34</sup>. Pourtant il s'est obstiné sans cesse à démontrer l'inanité de cette accusation: cette obstination n'est-elle pas précisément une manifestation paranoïde, à moins qu'elle ne traduise tout simplement un souci de justice et de vérité? D'autres se sont efforcés d'expliquer normalement ces infractions à ce qui nous semble être les normes du bon sens <sup>35</sup> et à exclure de sa pensée toute explication pathologique. Qu'il soit revenu sur ses aberrations pour en préciser le sens <sup>36</sup>, que l'on constate vers la fin de

32. Cf. Abel Lefranc, « La détention de Guillaume Postel au prieuré de Saint-Martin-des-Champs (1562-1581) » (*Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France*, XXVIII, 1891, p. 211-230).

33. *Un Docteur Faust, un mage, un dieu*: la renommée de Postel s'est établie dès son vivant, mêlée à des légendes sur son pouvoir magique de prolongation de la vie; cf. W.J. Bouwsma, *Concordia mundi*: « he became a figure of mystery about whom gathered an almost Faustian legend » (p. 1); « Plus heureux que le Docteur Faust, auquel il ressemble par tant de points », déclare à son sujet Grillot de Givry dans l'Avant-propos de *la Vierge vénitienne*, traduction de l'italien de H. Morard (Paris, Chacornac, 1928).

*Un sage*: cf. le portrait conservé au Cabinet des Estampes et qui le représente en vieillard vénérable, portant sur la poitrine la croix fleurdelysée, avec cette inscription:

*Il eut des nations le langage divers*

*Il méditait en lui la concorde du monde*

(cité par D. Restoux, *op. cit.*).

Il eut l'admiration des lettrés du temps: J.-J. Scaliger, A. Thevet, Johann von Widmanstadt (*Novum Testamentum Syriacum, Epistola*, Vienne, 1555).

*Un fou, un paranoïaque*: « Quoy que je voy bien ton dessein, tu voudrois deschevaler Dieu pour establir ta tant et tant belle mère Jana, ta tant et tant raisonnable raison. Que si tu as si profondément puizé au comble de la raison, que ne juges-tu justement » (Matthieu d'Antoine, *Responce aux resveries et hérésies de Guillaume Postel, cosmopolite*, Lyon, 1562, in-12).

34. Sur sa condamnation et ses déboires après la publication de *la Vierge vénitienne*, cf. G. Weill, *op. cit.*, p. 26.

35. En particulier W.J. Bouwsma (*Concordia mundi*, p. 168sq.) dont le jugement reste cependant très nuancé.

36. En particulier dans *les Retractions de Guillaume Postel touchant les propos de la Mère Joanne*, ms. inédit (Bibl.

sa vie une tendance très nette à spiritualiser les symboles — en particulier lorsqu'ils se rattachent à la sexualité — rien de plus vrai<sup>37</sup>. Mais précisément, s'il revient sans cesse vers ses idées chères, ce n'est pas pour les fuir, mais pour les retrouver, leur donner une forme qui leur permette d'habiter toujours en lui. Il ne les efface pas, il leur donne, en les métamorphosant, les moyens de continuer de vivre. L'obsession demeure. Cette période évolutive nous paraît toutefois moins intéressante que la période des révélations : c'est vers 1551 et dans les années suivantes, à l'époque où il écrit *les Très Merveilleuses Victoires des femmes*<sup>38</sup> et *la Vierge vénitienne*<sup>39</sup> que s'exacerbent ses obsessions refoulées en hallucinations nourries de science puisée partout où sa pensée trouve des prises et des affinités, où il prend à la grande et à la petite histoire, à des sources vives ou cachées ce qu'il faut, rien que ce qu'il

nat., Fonds français, ms. 2115, f<sup>os</sup> 99 à 117 r<sup>o</sup>), adressé à Catherine de Médicis en 1564.

37. Dans *les Retractations de Guillaume Postel* (f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup>), l'auteur s'insurge contre l'interprétation sexuelle donnée à l'expression qui lui est chère « la femme environnera l'homme », ou encore à propos de l'opposition entre nature paternelle et nature maternelle de l'homme : « Ceste partie double, qui est lumière de gloire, l'une céleste et capitale, l'autre Ethérée ou Cordiale qui se separa par la mort première de nos deux parents, ha esté du tout avec nostre Paternité visible et nostre Maternité Latente dedans Jesus Christ rassemblée et crucifiée et morte volontairement » (*ibid.*, f<sup>o</sup> 108 r<sup>o</sup>). Cette insistance à défendre le caractère symbolique des termes empruntés à la sexualité — par conséquent cette phobie de la sexualité directe — va tout à fait dans le sens de notre interprétation ; l'origine des symboles est bien sexuelle, mais cette origine est inconsciente : de là ce refoulement furieux dès qu'apparaît la sexualité à travers le symbole.

38. *Les Très Merveilleuses Victoires des femmes du Nouveau Monde et comment elles doibvent à tout le monde par raison commander, et mesme à ceulx qui auront la Monarchie du Monde vieil*. A Paris, chez Jehan Ruelle, à la Queue de Regnard, 1553, in-16, 81 ff. Nous suivrons le texte réédité en 1869, Turin, in-8<sup>o</sup>, avec une notice biographique et bibliographique de G. Brunet.

39. *Le Prime Nove de l'altro mondo, cioè l'admirabile historia, intitulata la Vergine venetiana, parte vista, parte provata e fidelissimamente scritta per Guglielmo Postello, primogenito della restitutione et spirituale padre di essa vergine* (s. l., 1555, in-8<sup>o</sup>, 39 ff.). Nous utiliserons l'édition de H. Morard, *la Vierge vénitienne*, traduction de l'italien de H. Morard, avant-propos de Grillot de Givry. Pour compléter ces témoignages, nous recourons également à *l'Extraict de la doctrine et esprit de la nouvelle Eve mère du monde*, ms. inédit (Bibl. nat., Fonds français, ms. 2115, f<sup>os</sup> 48 r<sup>o</sup> à 83 v<sup>o</sup>).

faut, pour exprimer ses obsessions. La prudence et la « censure » n'arrivent pas à refouler ses vieux rêves trop longtemps enfouis. Il a des révélations, c'est-à-dire qu'il se révèle à lui-même, et nous révèle ses préoccupations inconscientes, pas toujours dépouillées de leur appareil symbolique <sup>40</sup>.

Nous ne voulons pas rendre Postel à sa folie : dans les profondeurs de la pensée inconsciente, qui discernera les limites entre la raison et la folie ? Nous voulons seulement mettre en valeur quelques structures mentales et affectives qui déterminent apparemment certains thèmes psychologiques à travers les images empruntées à la sexualité. Nous n'avons pas de jugement — à plus forte raison de condamnation — à porter : nous voulons regarder un homme intelligent se débattre parmi ses fantômes intérieurs, et chercher à préserver sa seule « vraie vie » — celle qui, dira Rimbaud, est absente — en s'efforçant de combler ses frustrations, de faire vivre ses rêves apprivoisés ou sublimés, transposés dans une réalité qui finit par devenir son monde quotidien. Cet homme, assez intelligent pour nourrir les exigences de son esprit, d'une vaste culture, s'est efforcé de créer, à partir de ses misères et de ses frustrations affectives un système raisonné jusque dans la déraison, et de trouver une règle de pensée où s'intégrât le dérèglement de son affectivité. Nous n'avons pas non plus de diagnostic à faire ni d'épithète savamment médicale à appliquer à cet homme, ce semblable, ce frère. Fut-il la victime d'un autisme dont il compensa les faiblesses par des utopies théologiques et politiques ? Fut-il un paraprêre, conscient de sa double nature,

40. Si peu dépouillées que presque tous les contemporains ont vu dans *les Très Merveilleuses Victoires* un plaidoyer en faveur de la promotion sociale et intellectuelle de la femme ; c'est le cas de François de Billon, *le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin* (Paris, J. d'Allyer, 1555, in-4°, 258 ff.). Nous considérons avec M.A. Screech (« The Illusion of Postel's Feminism », *op. cit.*) qu'il s'agit d'une conception abusive ou erronée. De la même manière nous refusons de voir dans *la Vierge vénitienne* le récit camouflé d'une aventure érotique réelle (cf. les accusations de concubinage lancées par Matthieu d'Antoine). Nous ne nous en tiendrons pas cependant aux trop prudentes conclusions de M.A. Screech et considérerons que derrière le symbole sexuel se cache autre chose qu'une idée, une aspiration érotique refoulée sous sa forme directe.

qui aurait lutté contre la dissociation de sa personnalité par un rationalisme excessif et la recherche mystique de l'unité, en proclamant que DEUX égale UN, que le Couple-en-une-personne est la forme de l'Homme? Un pauvre homme qui a perdu son enfance et qui court sur toutes les routes de la terre et du savoir pour retrouver le *rosebud*, les habitants du paradis perdu, le Couple originel — Père et Mère — qui lui dira enfin: « Tu es mon Fils » ?

\*  
\*     \*

Ce sont des chastes qui ont le mieux — sinon le plus justement — parlé de la femme: ils ne l'ont pas touchée, ils l'ont rêvée. Postel appartient à ces chastes: il n'y a pas, dans la mesure actuelle de nos connaissances, de femmes dans sa vie. Mais des souvenirs tenaces de femme. De sa mère, nous ne savons pratiquement rien, sauf qu'il la perdit lorsqu'il était enfant<sup>41</sup>: cette mort fut le prélude aux malheurs et à l'aventure. La Mère Jeanne, la garde-malade qui devait faire une si forte impression sur lui, disparut avant qu'il ait eu le temps de repasser par Venise<sup>42</sup>. Il n'y a en lui que des fantômes de femmes, et dès lors, le désir érotique lui-même se métamorphose et s'adapte à cet univers tout intérieur; il se pare d'habits de mystère et de lumière. La terre, le sang, l'histoire, symboles féminins, chantent en lui, sous une forme didactique, l'avènement de l'Ève future, liée à la régénération de la société humaine.

Toute idée de régénération suppose un sentiment de culpabilité: or dans la pensée de Postel la responsabilité de la déchéance est tout entière du côté du sexe masculin. Ève, victime du péché, n'est point pécheresse: c'est Adam qui a tout gâté, comme c'est Abraham qui a donné naissance au « bastard Ismael »<sup>43</sup>. L'origine sexuelle du péché doit être recherchée du côté du sexe mâle: en renversant l'interprétation commune de la

41. D'après un témoignage de Marrier et Thevet.

42. La mort de Joanna daterait de 1551; la « mutation » de Postel se situe après Noël 1551, selon H. Morard (*la Vierge vénitienne*, Chronologie).

43. *Les Très Merveilleuses Victoires*, chap. II.

Genèse, Postel pense qu'Ève fut la victime, et non la provocatrice, du désir sexuel d'Adam. La malédiction, si elle existe, et la responsabilité première du péché pèsent sur le sexe fort. Il est vrai, reconnaît Postel, que la femme est un être faible : l'homme donc qui par désir charnel *tend vers* la femme s'avilit, tandis que la femme amoureuse tend vers le fort<sup>44</sup>. L'homme se dégrade dans l'amour ; la femme y trouve son ascension spirituelle. Aimer n'a donc pas même sens selon le sexe aimant : il signifie, selon le cas, avilissement ou promotion morale. Bien plus : la femme devient à ses yeux la rédemptrice de la faute masculine ; Adam, tenté par le Serpent, a introduit la mort dans sa vie et dans celle de sa postérité<sup>45</sup>. C'est grâce à la femme que Dieu a arraché l'humanité à la mort, en lui donnant pouvoir de procréation. Adam, en donnant libre cours à son plaisir sexuel, s'est vu priver de l'immortalité : mais par la femme et son pouvoir de transmission de la vie, les hommes, non en tant qu'individus, mais en tant qu'espèce, ont pu être sauvés de la mort<sup>46</sup>. C'est donc par la femme que l'homme, malgré sa déchéance, se libère de sa faute et peut retrouver pour la race un équivalent

44. *Les Très Merveilleuses Victoires*, chap. II.

45. L'affinité de la mort et de la procréation est un phénomène psychologique — voire biologique — bien connu. Nous renvoyons à G. Bataille, « L'affinité de la reproduction et de la mort », *op. cit.*, chap. v, et à Marc Oraison, « Sexualité et mort », dans *le Mystère humain de la sexualité* (Paris, Editions du Seuil, 1966, p. 16-17).

Néanmoins la liaison de l'acte sexuel et de la mort me semble être une caractéristique de la psychologie *masculine*. Dans les cas morbides, l'acte sexuel peut être associé à l'idée de suicide ou de mutilation — de là le sentiment de culpabilité. Au contraire la sexualité féminine est associée à la vie. Il en est ainsi pour Postel qui reporte les germes de mort sur le mâle, et fait de la femme l'unique responsable de la vie, en reprenant la théorie de la procréation par multiplication du corps féminin. (Cf. *Liber de causis*, Paris, S. Nivellius, 1552, in-12, f° 21 v°.) « *Filii enim nil aliud sunt in sui materia quam multiplicata mater* ». Une seule exception, une seule faiblesse qui marque l'emprise de Satan sur le corps féminin, la menstruation, qui « détruit la semence humaine » ou « rend lépreux ou maladifs les enfants qui sont conçus dans le temps où court ladite seve » (*la Vierge vénitienne*, p. 27-28).

46. On peut trouver une source à la pensée de Postel dans l'idée augustinienne de la *felix culpa* souvent reprise au XVI<sup>e</sup> siècle. On pourra également opposer cette conception à celle de Rabelais, en particulier dans cette magnifique ode à la paternité

de l'immortalité. On nous dira peut-être un jour à quelle blessure précise est lié ce sentiment de culpabilité masculine, quelle faute il eut lui-même à expier pour infliger cette punition morale au sexe masculin. Constatons simplement que dans la copulation provoquée par le désir actif du mâle existe toujours une tare : le refus de l'union charnelle est à la base de la mystique érotique de Postel, et ce qu'il semble refuser par-dessus tout dans cette union, c'est le rôle actif du désir masculin qui lui paraît un acte d'agression porteur de mort.

En réalité, il faut dépasser la différence des sexes : lorsque Postel songe à l'union de sexes différenciés, apparaît la tache morale ; mais lorsqu'il songe au couple comme à une entité indivisible (homme et femme unis en un seul être) tout sentiment de faute disparaît. L'archétype de l'*androgynie*<sup>47</sup>, loin de lui causer le dégoût de la copulation, le libère au contraire de toute culpabilité. Dans sa conception de la création de l'hom-

de *Pantagruel*, chap. VIII (V.-L. Saulnier, éd., Genève, Droz, 1965, p. 41-45). Rabelais, bien loin d'exclure l'homme, lui donne avec fierté dans la transmission de la vie le rôle physiologique qui est le sien. Postel, dont il n'est pas possible de dire s'il méconnaît le rôle physiologique de l'homme dans la procréation, lui retire en tout cas toute responsabilité morale dans la lutte contre la mort qui découle du péché d'Adam.

47. V.-L. Saulnier a relevé l'importance du mythe de l'androgynie au XVI<sup>e</sup> siècle : « Un des motifs platoniciens les plus chers aux poètes, celui de l'androgynie, mis en vogue par Heroet, évoqué par Marguerite de Navarre, Pontus de Tyard, Du Bellay, ne rejoint-il pas, dans une réflexion mondaine, le thème de l'union des natures » (V.-L. Saulnier, *Maurice Scève*, Paris, Klincksieck, 1948-1949, p. 423, et chap. XIX, p. 179, note 105). Sur les transformations du mythe platonicien au contact des traditions hermétiques, alchimiques, et de la pensée arabe, cf. C.G. Jung, *Psychologie et religion*, p. 53-54 et 69-71.

Outre ces traditions (cf. W.J. Bouwsma, *Concordia mundi*, p. 108) il faut rattacher l'idée aux conceptions cabalistiques, en particulier à l'*Adam Cadmon*. Il est certain qu'il convient de ne pas prendre à la lettre l'ambiguïté sexuelle de l'homme originel, comme le fait Matthieu d'Antoine : « Pour donner fondement à son hérésie, il disoit que six ans estoient passés qu'il nommoit *La Mere Jana* aultrement la *Salvatrice du monde*, mesmement du sexe féminin. Il le tiroit du premier chapitre de Genese, où il est dit, *Il les créa masle et femelle* (cest apostat ne vouloit pas dire comme le prophete a escrit, sçavoir est, *il les crea masle et femelle*) mais pour venir à son souet, il lisoit *Masculum et feminam creavit eum*. Il le crea masle femelle, affermant que Adam estoit androgin, ou garçon fillette, que nous disons masle femelle en un corps, lorsque Dieu le crea » (*Responce aux resveries*, p. 9). Postel donnera des précisions sur sa propre

me, Postel prend bien soin de ne pas séparer, au départ, dans l'esprit créateur de Dieu, les deux sexes : Dieu ne créa pas l'homme, puis la femme, mais un seul être — appelons-le Adam — qui contenait en lui les deux principes masculin et féminin. La séparation des sexes en personnes distinctes fut une opération secondaire. Et Dieu créa le couple . . . c'est ainsi que dans l'esprit de Postel devrait se résumer l'histoire du sixième jour, étant entendu que ce couple est à la fois UN et DEUX, DEUX en UN, et UN en DEUX. Or le dessein premier de Dieu est toujours le bon. Ses coups d'essai sont toujours des coups de maître. Le Dieu de Postel n'est pas un démiurge méditatif qui pétrit longuement le limon pour créer peu à peu des formes parfaites. Il est le Dieu des illuminations instantanées. Le couple-en-une-personne, l'union réalisée du « Père des Pères » et de la « Mère des Mères », Adam et Ève, voilà la perfection à laquelle doit tendre l'homme : il faut en revenir toujours au dessein premier de la méditation divine.

La théorie de la création, puis de la différenciation des sexes va donc être complétée par une eschatologie à fondement sexuel : or le dessein de Dieu est de revenir à l'état premier <sup>48</sup>. On devine alors aisément le but de Postel : comment rétablir l'union parfaite du couple sans passer par le coït. L'amour dont il rêve suit des voies mystiques : il s'agit de réaliser l'unité charnelle sans passer par l'union charnelle.

\*  
\*   \*  
\*

Création, chute, rédemption : dans l'ordre de la sexualité, Postel retrouve les trois termes de la dialectique chrétienne. Au début était le couple — Homme et Femme — possesseur de l'immortalité. Par la fautive

conception dans *les Retractations de Guillaume Postel* (f° 110 v°, cité par M.A. Screech, « The Illusion of Postel's Feminism », *op. cit.*, p. 163). Toutefois ces précisions confirment notre thèse selon laquelle les symboles sexuels appliqués à la psychologie ou à la cosmographie réalisent des aspirations sexuelles dans un domaine autorisé. Le refus de l'admettre de la part de Postel n'est-il pas un symptôme de la phobie sexuelle ?

48. « La restitution de toutes choses depend donc de son établissement » (Guillaume Postel, *Apologie contre les detracteurs de la Gaule*, Paris, S. Nivelles, 1552, in-8°, p. 88).

de Satan et la faiblesse de l'homme, le dessein premier de Dieu a été perverti; l'homme a perdu l'éternité, et n'a pu, par la miséricorde de Dieu et le moyen de la femme, qu'en retrouver un équivalent par la procréation. Mais parce que Dieu n'a jamais abandonné son dessein premier, *il est nécessaire* — Postel, professeur, entre autres, de mathématiques aime beaucoup ce terme — que se réalise à nouveau dans l'histoire la pureté du couple initial. Or les données de la création permettent de trouver les voies de la rédemption. L'univers de Postel se caractérise en effet par ses « correspondances »<sup>49</sup>. C'est une figure géométrique fermée, dans laquelle toute relation d'un point à un autre est définie par une équation intangible. Des nombres occultes ou patents marquent la parenté d'une étoile et d'une femme, d'une constellation et d'une nation, d'un sexe et d'un élément naturel (terre-femme, homme-ciel). Lorsque le temps s'introduit dans l'espace, la géométrie se fait cinétique et l'univers se fait histoire, mais le jeu des correspondances reste le même: à un siècle d'or répond quelque figure parfaite dans la disposition des astres; un fait historique lie sur terre ce qui se lie déjà dans les cieux; la Bible est la miniaturisation du firmament qui n'est lui-même que le livre de la Révélation écrit en signes cosmiques<sup>50</sup>. Il faut comprendre au départ cet univers de relations infinies où les faits, les événements et les hommes se répondent dans une ténébreuse unité issue de la méditation complexe et sûre d'un dieu un peu physicien, un peu géomètre, un peu magicien.

*Il est donc nécessaire* — en vertu d'une loi esthétique de symétrie qui est un des principes essentiels de

49. Sur les conceptions cosmographiques de Postel, on consultera, outre *la Vierge vénitienne*, chap. VIII et IX, *Clavis absconditorum a constitutione mundi* ... (Paris, 1552, in-16); *l'Interprétation du candelabre de Moïse* (Paris, 1554, in-8°); *Abrahami patriarchae liber Jezirah sive formationis mundi* (Paris, 1552, in-16); *Restitutio rerum omnium* (Paris, 1552, in-16); *Des merveilles du monde* ... (s.l., 1553, in-8°); *Cosmographicae disciplinae compendium* ... (Bâle, J. Oporinus, 1561, in-4°), etc. On trouvera des études dans W.J. Bouwsma (*Concordia mundi*) et Sigrid Stahlman (*op. cit.*).

50. Il s'agit d'une idée exprimée dans le *Sefer Ietsira*, et que Postel reprend dans *Clavis absconditorum*.

la pensée de Postel — que le mécanisme de la rédemption se calque exactement sur celui de la création. C'est pourquoi :

1) La révélation prophétique se fera par une *double* lignée — masculine et féminine — de prophètes et de sibylles qui correspondent et se complètent.

2) La rédemption s'opérera par l'intermédiaire, non d'un homme, mais d'un couple — Homme et Femme — UN en DEUX personnes.

Dieu lui-même semble prendre la forme de l'*androgyné*<sup>51</sup>. Il est le dieu des batailles — *Deus sabaoth* — le guerrier aux sourcils sévères, tel qu'il s'est manifesté à l'Orient — côté du soleil levant, donc du ciel, principe masculin — par la voix de ses prophètes, de Moïse à Jean-Baptiste, jusqu'à l'avènement de la forme mâle du Messie, le Christ. Mais il est aussi le Dieu de douceur, qui se manifeste sous une forme féminine dans la partie occidentale du monde — côté du soleil couchant, donc de la terre, élément féminin :

Car du commencement du monde la nature fut ainsi ordonnée que l'Orientale police et religion vraie Judaique seroit des hommes première et formelle instituée comme nous avons veu et l'Occidentale seroit consummée par la nature féminine.<sup>52</sup>

Les révélations masculines qui, du côté de l'Orient, par les prophètes juifs, aboutissent à Jésus se font dans une atmosphère de culpabilité. Le peuple juif, dépositaire de cette révélation, est à la fois élu et maudit. Il est l'image de la masculinité, et par conséquent de la culpabilité. Mais la rédemption par le Christ ne constitue qu'une étape de la rédemption totale : Dieu, par la passion de son fils, n'a donné aux hommes que « la moitié de son manteau ». Le Christ, image du nouvel Adam, attend donc son épouse avec laquelle il formera le *couple* rédempteur<sup>53</sup>.

C'est à l'Occident qu'il appartenait d'avoir la révélé-

51. *Les Très Merveilleuses Victoires*, chap. x.

52. *Ibid.*, p. 27.

53. « De même que le Roi des Juifs est Un avec le Pere Eternel, de même Adam fut Un avec Eve, et de la même maniere il faut que soit Adam second et nouveau avec Eve nouvelle personnelle extraite de sa partie gauche du monde » (*la Vierge vénitienne*, p. 45).

lation féminine : à la lignée des prophètes juifs répond la lignée occidentale des prophétesses et des sibylles. Dieu, pour se manifester, préfère dès lors emprunter la voix et la forme des femmes. L'histoire et la révélation se féminisent progressivement ; les Évangiles sont le témoignage de la fin du monde masculin, puisqu'ils évoquent l'apothéose de Jésus, le Messie mâle, mais ils inaugurent aussi le début de la révélation féminine : parmi les disciples du Christ, Postel met l'accent sur une femme, Marie-Madeleine. C'est un personnage riche en symboles érotiques cachés que celui de Marie-Madeleine, tant vénérée des peintres renaissants et baroques<sup>54</sup>. C'est la pécheresse qui a abandonné le péché de la chair pour se consacrer à une autre forme d'amour ; c'est elle qui oint le Christ de parfums. Elle inaugure le rôle actif de la femme dans l'amour régénéré : non plus objet des vœux du mâle, mais sujet aimant qui prend l'initiative de l'amour. C'est également à elle que Jésus ressuscité dit : *Noli me tangere*, ne me touche pas . . . et l'on interprétera que le véritable amour est fondé sur l'interdit sexuel.

La nouvelle ère voit défiler les femmes illustres dont Postel nous récite les noms<sup>55</sup> : les *Très Merveilleuses Victoires des femmes* sont comme le revers féminin de la *Vie des hommes illustres*, la quintessence mystique et anticipée du futur ouvrage de Brantôme ; mais Postel, le voyant, voit combien plus profond que le voyeur Brantôme. Il s'efforce de démontrer que les femmes peuvent exceller dans des domaines en principe réservés aux hommes — la guerre, les lettres, la religion — signe manifeste qu'il y a quelque chose de changé sur le royaume de la terre. Ce sont des femmes-hommes qu'il célèbre, ou des femmes sans hommes : Sappho, les Amazones, Jeanne « l'angloise Papesse »,

54. Cf. Victor Saxer, *le Culte de Marie-Madeleine en Occident des origines à la fin du Moyen Age*, thèse, Strasbourg, 1953 (Paris, Clavreuil, 1953), et J. Rousset, *la Littérature de l'âge baroque en France* (Paris, J. Corti, 1963, p. 47-48).

55. Cf. *les Très Merveilleuses Victoires*, chap. I, « Des admirables excellences et faitcz du sexe féminin » ; chap. III, « Des souverains biens qui sont venuz au monde par les femmes » ; chap. IV, « Des femmes d'esprit et d'entendement singulier » ; chap. VI, « Histoire des prudentes et sçavantes femmes ».

et les deux Marguerite.

Comme Dieu s'est révélé à l'Orient par l'intermédiaire d'un peuple élu — mais maudit, parce qu'il est le peuple mâle, donc coupable — le peuple juif, il a choisi à l'Occident son peuple élu qui n'est autre que la « nation gallicque », le peuple français. Or le principe féminin éclate partout dans l'histoire de France : c'est une fille qui a sauvé la « Gaule », comme il dit, à l'issue de la guerre de Cent Ans<sup>56</sup>. La destinée de Jeanne d'Arc est un miracle qui confirme l'élection du peuple « gaulois » pour parachever la destinée du monde. La France, qui détient la monarchie temporelle légitime du monde, est une terre occidentale — l'Occident est, rappelons-le, lié au principe *terre*, principe *femme* par excellence. La France est femme : elle est l'Épouse de l'Église, la Monarchie spirituelle, qui, par une inversion de symboles chère à Postel, représente le principe mâle, signe d'autorité et aussi de corruption. Ainsi la Gaule sauvera l'Église en ramenant le pape à Jérusalem<sup>57</sup> comme la femme parachèvera le salut de l'homme :

Le souverain recours que luy<sup>58</sup> aye sceu monstrier Dieu, ce ha esté par une femme pucelle et non corrompue, à cause que la monarchie temporelle, dont la base est en Gaule, est au regard de la Papauté comme l'espouse ou femme au dessoubz et à la première obediencia du mary. L'Église est au lieu du masle.<sup>59</sup>

Jeanne d'Arc, la dernière prophétesse avant l'avènement de l'Ève nouvelle, joue dans le monde occidental et l'ère chrétienne, le rôle de Jean-Baptiste précédant

56. *Les Très Merveilleuses Victoires*, chap. VIII, « Résolution de ce qu'il fault tenir tant de Jehanne la Pucelle comme de la souveraine puissance feminine en ce monde ». *Apologie contre les detracteurs de la Gaule* : « contre l'auteur d'ung livre intitulé de l'art militaire escript en françois ». Ajoutons-y : *Demonstration tres claire que Dieu ha plus de providence cure et sollicitude de la France [...] qu'il n'ha de tout le reste des Estatz temporelz, et la declaration quelle chose fut la Pucelle Jehanne dicte de Vaucouleurs qui au Roy Charles septiesme restitua la couronne*, ms. en partie inédit (Bibl. nat., Fonds français, ms. 2113, f° 125sq.).

57. Cf. en particulier *Apologie contre les detracteurs de la Gaule*, p. 91.

58. « Luy » désigne la « Gaule ».

59. *Les Très Merveilleuses Victoires*, p. 25.

la venue du nouvel Adam. Comme la révélation masculine orientale aboutit à Jésus, le mâle et le père, la seconde lignée occidentale — celle des femmes — aboutit à une rédemptrice. On pourrait songer à l'Église et dans ce cas Postel ne serait pas trop hétérodoxe, mais l'Église, pour lui, est masculine. D'autre part, en vertu du principe de symétrie qui lui est si cher, cette rédemptrice ne peut être une entité spirituelle ou collective, elle doit être un Verbe incarné, un être de chair, comme le Christ.

Postel croit avoir reconnu l'Ève nouvelle.

\*  
\*   \*  
\*

Il s'agit de la Mère Jeanne, la Vierge vénitienne :

Sur toutes les créatures qui onc furent qui sont ou qui seront ha esté en ceste vie admirable la tres Sainte Mere Johanna qui est Eve nouvelle, laquelle par trente ans ou environ ha esté en continuelle méditation spirituelle ou mentale, et quasi autant de temps à ministrer aux pauvres malades de l'hospital.<sup>60</sup>

Évidemment on tombe de haut. On se serait attendu, après ces rêveries mystiques qui jouent sur les siècles et les nations, à quelque grandiose parousie. Ce qui choque nos consciences, c'est de voir s'incarner un principe mystique en un être socialement, physiquement déterminé, avec ses particularités et ses contingences, et que le recul de l'histoire ne permet pas de faire allègrement passer de la vie quotidienne à la mythologie religieuse.

À part les témoignages de Postel, nous n'avons pas de documents qui nous permettent de préciser la vie de la Vierge vénitienne. Il ne nous reste que le récit d'une aventure intérieure — une Apocalypse réduite aux dimensions d'une seule conscience — par laquelle Postel nous aide à franchir les portes d'ivoire et de corne qui nous séparent de l'« autre monde », dont il nous livre les « premières nouvelles »<sup>61</sup>. En janvier

60. *Les Très Merveilleuses Victoires*, chap. v.

61. C'est la signification exacte de « *le prime nove dell'altro mondo* ».

1547, après des déboires en France consécutifs à ses projets de concorde religieuse <sup>62</sup>, après ses démêlés avec la Compagnie de Jésus et un séjour dans les prisons romaines, — il est juste de rappeler ces échecs qui conditionnent la réceptivité dépressive et favorisent la compensation imaginative — il parvient à Venise où il est hospitalisé à Saint-Jean-et-Paul <sup>63</sup>. C'est là qu'il fait la connaissance d'une femme de cinquante ans <sup>64</sup> qui s'occupait des malades. Elle lui demande d'être son directeur spirituel. Or peu à peu les rôles vont s'intervertir, sa protégée spirituelle prenant le rôle d'une mère tandis que lentement il va prendre conscience de son rôle de fils. Il faut comprendre le choc que put causer en lui le personnage de la Mère Jeanne : elle était garde-malade, il était malade, déjà en état de passivité et de réceptivité. Cet homme apparemment n'a jamais eu de femme auprès de lui : mais il a rêvé toute sa vie d'une femme vaguement maternelle et purificatrice qu'il dissimulait à travers des symboles, la *Monarchie gauloise*, l'*anima mundi*, la *Shekinah*. Elle se cache partout sous des idées philosophiques, sous des réalités historiques, dans la vie de cet intellectuel qui n'a d'autres compagnes que les études. Il a perdu, lorsqu'il était enfant, la seule femme réelle que l'on suppose dans sa vie antérieure : sa mère est morte, mais une image maternelle vit en lui sous une forme idéalisée ou de métamorphoses intellectuelles ; or un jour il a au-dessus de lui le visage vigilant et tendre d'une femme réelle ; il est soigné par ses mains maternelles. Elle lui fait part des réalités de sa vie, dans lesquelles il retrouve des vérités et des rêves qu'il aurait pu lui-même découvrir et faire : elle réalise ses aspirations sublimées ; elle est la prophétesse et la rédemptrice.

62. Cf. G. Weill, *op. cit.*, p. 20. Mallarius et Joachim Periom, docteurs en Sorbonne, se récuserent prudemment.

63. G. Weill, *ibid.*, p. 24.

64. Les indications de la *Vierge vénitienne* permettent de placer sa date de naissance en 1496. On trouvera également des renseignements sur le personnage dans le *Livre des retractations de Guillaume Postel Dolerie nécessairement uni à un discours des merveilleux effects qui sont advenus depuis le 1500 an de salut* (Bibl. nat., Fonds latin, ms. 3400, en particulier f° 18 r°, « De la Vierge venetiane » sq., ms. inédit).

Cependant, lorsqu'il quitte Venise, son esprit critique n'est pas encore dompté : « Elle me predist que je devois estre son fils unique, ce que à la vérité je n'ay jamais entendu ne creu »<sup>65</sup>.

Quelques années se passent avant que ne se produise le miracle : un abîme sépare l'expérience mystique des premières révélations enregistrées seulement par l'intellect : le tombeau ; la Mère Jeanne est morte. Entretiens il court l'Europe et l'Orient, s'initie aux mœurs et aux religions des Samaritains, des Maronites, des Druses, perfectionne ses connaissances cabalistiques. Les *Merveilleuses Victoires* et la *Vierge vénitienne* opèrent ainsi une synthèse de souvenirs vécus, ou revécus, auxquels viennent se mêler ses spéculations sur la nature du monde et le destin de l'humanité : son expérience intime est mise à sa place — à la fois centre et sommet — au sein d'une révélation plus vaste sur le pouvoir du principe féminin. Cette image de la femme qu'il avait confusément cherchée à travers des symboles philosophiques ou des figures historiques se cristallise enfin en une personne<sup>66</sup>. Ce processus de fixation, sans doute longuement mûri par quatre années de méditation active, va s'accélérer en une crise relatée en plusieurs endroits<sup>67</sup>.

Tout d'abord nous remarquons que le personnage de la Mère Jeanne, tel qu'il est représenté par Postel, apparaît comme le *double* féminin de lui-même. La communication entre ces deux êtres semble avoir été totale en raison d'une identité absolue d'organisation psychique et une série de coïncidences biographiques. Il est vrai que ces éléments nous sont rapportés par Postel lui-même, et qu'on peut l'accuser d'avoir modelé

65. *Les Très Merveilleuses Victoires*, p. 18.

66. Ce phénomène psychologique est assez connu, et a été décrit par C.G. Jung, qui cite un cas de projection semblable ; cité par W.J. Bouwsma, *Concordia mundi*, p. 169-170.

67. Nous utiliserons surtout le récit des *Très Merveilleuses Victoires* et de la *Vierge vénitienne* ; mais on trouve des indications en tout lieu dans son œuvre : citons seulement les *Lettres à Massius*, écrites entre 1547 et 1568 (cf. J.-G. de Chaufferie, *Nouveau dictionnaire historique*, Amsterdam, 1750-1756, art. « Postel »), la *Doctrine de la nouvelle Eve*, ms. inédit, le *Livre des rétractations* et les *Retractations de Guillaume Postel* ainsi que les *Merveilles du monde*.

son personnage à sa manière: il ne fait pas de doute que la structure mentale de Postel est schizoïde<sup>68</sup>. Le double qui habite en lui-même contient en lui l'ensemble de ses délires et de ses phobies: il semble s'être ainsi incarné dans un être extérieur qui a ensuite été progressivement intériorisé. Or ce qu'il rapporte d'elle, c'est précisément ce qui correspond à ses tourments les plus secrets: l'absence de ses parents, la répulsion pour une vie sexuelle normale<sup>69</sup>, le refus d'admettre l'acte charnel dans l'explication de sa naissance<sup>70</sup>. Lorsqu'il

68. Cette assurance s'appuie sur le sentiment d'aliénation qu'il éprouve lors de son expérience mystique, et secondairement sur sa manie de la déduction logique: « la pensée schizophrénique est caractérisée par un rationalisme morbide, un abstractionnisme systématique, qui conduit aux considérations biologiques, physiques et métaphysiques les plus absurdes et ayant perdu contact avec le réel » (J.E. Van Laere, *Eléments de psychiatrie*, Paris, Flammarion, 1961, p. 127). Loin de nous l'idée de faire de Postel un cas pathologique, mais reconnaissons que ces manifestations existent dans sa pensée sous forme de *tendances* non pathologiques. Un autre signe est une certaine complaisance pour les fantasmes et rêveries internes: « Bleuler fouille davantage le processus psychologique. Pour lui, la cause précise du trouble est l'isolement du sujet du milieu extérieur, ou perte de contact avec le réel... Le sujet, intériorisé, dans son noyau central vit d'une vie intérieure, se complaît dans ses représentations mentales » (Dr J. Lévy-Valensi, *Précis de psychiatrie*, Paris, Baillière et fils, 1948, p. 283). Postel, chez qui existent ces tendances, ne nous paraît pas un cas pathologique en ce sens qu'il cherche à extérioriser ses rêveries, signe de contact avec le monde extérieur. En outre, l'évolution du vocabulaire de la psychiatrie moderne a renforcé dans un sens tellement pathologique le mot *schizophrénie* qu'il ne peut pas s'appliquer au cas de Postel. En réalité, le terme qui conviendrait sans doute le mieux pour le caractériser est celui de *paraphrène*, ainsi défini par Freud: « Ces malades que j'ai proposé de désigner du nom de paraphrènes présentent deux traits de caractère fondamentaux: le délire des grandeurs et le fait qu'ils détournent leur intérêt du monde extérieur (personnes et choses). Par suite de cette dernière transformation, ils se soustraient à l'influence de l'analyse et deviennent inaccessibles à nos efforts pour les guérir. » (S. Freud, *Zur Einführung des Narzissmus*, traduction de J. Laplanche, p. 2). On trouvera une étude médico-littéraire consacrée au cas d'un paraphrène de génie dans J. Laplanche, *Hölderlin et la question du père* (Paris, P.U.F., 1966, *passim*); Freud établit les différences essentielles qui séparent un schizophrène d'un paraphrène dans *Cinq psychanalyses*, p. 319.

69. « Dès l'âge de la discrétion, elle quitta ses parents avec la ferme résolution de servir le Seigneur en perpétuelle virginité » (*la Vierge vénitienne*, p. 7-8).

70. Le refus d'admettre l'intervention masculine dans le mécanisme physiologique de la conception est le signe d'une

s'apprête à traiter de « l'origine, de la vie et des habitudes de la Vierge vénitienne »<sup>71</sup>, il fait cette confidence révélatrice :

Quoique estant déjà ému et tout à fait impressionné par les choses que je voyais continuellement en elle, je le lui eusse demandé, jamais elle ne voulut répondre à ma question ; mais elle me disait seulement : « La Terre et le Sang n'ont pas de part dans le Ciel ; cherchez la vraie génération comme venant du Ciel. Personne ne sait d'où je suis ». <sup>72</sup>

Ce mécanisme de spiritualisation est caractéristique d'une phobie biologique : s'il est vrai que « la terreur que le corps inspire à l'esprit a rendu fous d'innombrables hommes », on sent ici une volonté d'échapper à la terreur charnelle par la mutation de la chair en substances spirituelles. Mais allons plus avant : si nous réintroduisons dans les termes métaphoriques les réalités sexuelles qui s'y cachent, nous apercevrons une volonté d'expliquer la génération en refusant la part de la femme dans l'œuvre de chair : la Terre et le Sang, dans la symbolique de Postel, représentent en effet le principe féminin exclu au profit du Ciel, symbole mas-

phobie assez répandue chez les sujets masculins. Nous renvoyons au cas exemplaire du président Schreber étudié par Freud, à propos duquel l'analyste déclare : « La partie de la jouissance sexuelle qu'il avait reconquise présentait un caractère tout à fait insolite. Ce n'était plus la liberté sexuelle d'un homme, mais la sensibilité sexuelle d'une femme ; il avait adopté à l'égard de Dieu une attitude féminine, il se sentait la femme de Dieu. » (S. Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 281). Cf. également *ibid.*, note 2, où est cité un extrait des *Mémoires d'un névropathe* ; le patient déclare notamment : « Quelque chose d'analogue à la conception de Jésus-Christ par une vierge immaculée, c'est-à-dire par une femme qui n'avait jamais eu de rapports avec un homme — quelque chose d'analogue s'est passé dans mon propre corps. » Par contre la négation ou l'omission de la femme est plus rare, pour des raisons évidentes — le rôle de la femme est plus visible, et ce genre de phobie se développe chez des sujets féminins, qui n'ont pas eu dans le passé les mêmes moyens d'expression. Retenons toutefois le mythe cabalistique du *Golem* ou de l'*homunculus* dans l'occultisme chrétien qui exprime peut-être ce rêve du fils engendré par un père seul ; il est vrai que cette forme de « procréation », qui manifeste le refus de la sexualité normale, s'accompagne d'une autre forme d'angoisse — la peur du fils — illustrée par les récits fantastiques.

<sup>71</sup> *La Vierge vénitienne*, chap. III.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 7, à rapprocher également de cette confidence : « je ne suis pas, et personne ne sait d'où je suis » (*ibid.*, p. 30).

culin <sup>73</sup>. En somme on retrouve en elle l'équivalent féminin de la phobie du coït caractéristique de Postel: femme, elle refuse la part de la femme dans la génération — ce qui est une manière de supprimer le mécanisme charnel de la conception — comme il refuse la part du mâle dans le même acte. Cette identité d'organisation psychique, peu importe qu'elle soit réelle ou soit une réinvention après coup de Postel, puisque nous considérons la Mère Jeanne comme un habitant intérieur de la pensée, aboutit à faire d'elle une *sœur* idéale. Mais cette égalité instable n'est que superfi-

73. Le symbolisme sexuel féminin de « la terre » est assez connu pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter un commentaire. Le choix du sang — et de la couleur rouge — comme symbole féminin est plus rare: sans doute faut-il en rechercher l'origine dans le sang menstruel (cf. *la Vierge vénitienne*, p. 27-28). Il est un fait, en tout cas, incontestable dans la symbolique de Postel, c'est que le *rouge* est féminin et le *blanc* (associé vraisemblablement au sperme) est masculin: « Toute chose se tire des intestins pour nourrir le corps, par la Vertu Imaginative, et il faut se rappeler le premier principe, c'est-à-dire que la semence du père qui est Blanche fait blanc le *Chyle Blanc*, et aussitôt après en s'imaginant le second principe, c'est-à-dire la semence Maternelle qui est Rouge, fait le Sang Rouge » (*la Vierge vénitienne*, p. 22).

Ce symbolisme chromatique existe malgré tout dans la littérature du XVI<sup>e</sup> siècle. Faut-il en attribuer l'origine à des interprétations ésotériques de textes hébreux, comme le fait Pontus de Tyard: « Les Hébreux estiment le rouge ou roux être propre à la nature pure et vierge, et pour ceste cause asseurent que le premier homme créé de terre pure, fut nommé du mot Adam, qui signifie Rouge, ou Roux, tel qu'il estoit de teint, mesmes la terre entre eux est nommée Adama pour raison de la dite couleur. » (« Pontus de Tyard, Premier Curieux », dans *The Universe of Pontus de Tyard*, édition critique de *l'Univers* avec introduction et annotations de John C. Lapp, Ithaca [New York], Cornell University Press, 1950, p. 116). Cette source littéraire ne contredit pas, au contraire, l'origine sexuelle du symbole exprimée, entre autres, de manière patente, dans un texte de C. Sorel: « Je les suivis donc jusqu'à un petit temple, sur l'autel duquel était le simulacre de l'amour, environné de plusieurs petites fioles pleines d'une certaine chose que l'on ne pouvait bonnement appeler liqueur. Elle était vermeille comme sang, et en quelques endroits blanche comme lait. — Voilà les pucelages des femmes, ce me dit l'une. » (C. Sorel, extrait de *l'Histoire de Francion* [1622], texte reproduit dans *le Préclassicisme français*, Paris, Cahiers du Sud, 1952, p. 337). La symbolisation par le rouge de l'élément féminin est relevé par C.G. Jung dans le rêve d'un de ses patients, et interprété comme une inversion de symbole alchimique: « Au ciel se tient le couple divin, unifié, lui blanc et elle rouge, par inversion du fameux couple alchimique où lui est rouge et elle blanche » (C.G. Jung, *Psychologie et religion*, p. 195).

cielle: la tendance à humilier le sexe mâle le met en état d'infériorité face à ce *double* qui joue bientôt le rôle d'un *sur-moi*. Il est surtout impressionné par les capacités de connaissance spontanée et extralucide de la Mère Jeanne :

En l'entendant raisonner ainsi, je restais comme mort et hors de moi-même, considérant que, moi qui passais pour avoir beaucoup lu, et de très doctes théologiens, et qui avec le bénéfice de la contemplation avais (grâce à la Bonté Infinie) goûté quelque chose des grâces divines, je n'avais jamais atteint de tels concepts, pleins de raison et d'élévation.<sup>74</sup>

Il est émerveillé par sa puissance de « pénétrer la ténébreuse densité de la terre »<sup>75</sup>. Dès lors la Vierge vénitienne qui vit en lui développe son rôle de guide, de flambeau et de lumière, nouvelle Béatrice, nouvelle sibylle à rameau d'or, éclairant son exploration des secrets de l'autre monde. Ainsi se prépare, inconsciemment, lentement, laborieusement, la métamorphose qui devait s'achever par la crise mystique de 1551-1552, relatée dans la *Vierge vénitienne* et les *Merveilleuses Victoires*, suivant de peu la mort de Joanna <sup>76</sup>.

La crise relatée par Postel suit apparemment le mécanisme de l'accouchement et de la naissance <sup>77</sup>, sous la forme d'un dépouillement douloureux et d'une

74. *La Vierge vénitienne*, p. 77.

75. *Ibid.*, p. 14.

76. *Ibid.*, chap. XII, « Histoire de la mutation du Premier Né du monde ». On trouve des compléments un peu partout dans l'œuvre de Postel postérieure à 1551; retenons surtout *l'Extrait de la doctrine de la nouvelle Eve*, dans lequel il s'explique sur les caractères de l'« immutation » opérée en lui (f° 174sq.) et sur la différence entre cette immutation et la résurrection finale.

77. Il serait intéressant de rapprocher ce mécanisme hallucinatoire de certains fantasmes relatés par Freud dans son étude sur le délire paranoïde systématisé du président Schreber. Dans le récit de Postel, l'image de l'accouchement n'apparaît qu'en filigrane. Elle est présentée de manière patente dans les rapports délirants qu'entretient Schreber avec Dieu. Même remarque sur le processus de décomposition de l'homme charnel. Cf. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 200, et Postel, *la Nouvelle Eve, mère du monde*, ms. inédit (Bibl. nat., Fonds français, ms. 2115, f° 75 v°), sur le mécanisme de recombinaison spirituelle, les *nerfs* et les *rayons* du président Schreber répondant au corps spirituel et aux facultés extralucides de l'*Adam novus* de Postel. D'autre part, le processus de féminisation est marqué de manière plus forte chez Schreber que chez Postel, qui garde une certaine am-

renaissance à l'esprit, mais transposé bien entendu dans une forêt de symboles où son imagination, sous le masque des métaphores, laisse libre cours aux représentations interdites sous leur forme propre. Confirmation: la crise se situe peu après Noël, fête d'une autre nativité. Elle est précédée d'une période prodromique caractérisée par l'inhibition de la plupart des facultés biologiques — il lui est impossible de manger et de dormir — cependant, au cours des jours qui avaient précédé, il avait été sensible à la présence de la Mère Jeanne à ses côtés. Puis il a l'impression qu'il est vidé de son corps, qu'il subit une métamorphose interne de sorte que seule sa forme extérieure lui reste.

Il décrit ensuite le passage de l'esprit divin dans son corps, son cerveau envahi, sa peau fendue et taillée en fines parties. Autant de phénomènes qui s'accompagnent de terreur aiguë liée à un sentiment intense de culpabilité. Il fait ses derniers vœux et attend la mort. Alors, il se trouve revêtu d'un vêtement blanc — symbole de pureté et de masculinité — sur lequel vient se superposer le vêtement rouge — lié au thème féminin dans le symbolisme chromatique de Postel. Ainsi restauré dans l'état de l'Adam premier — mâle et femelle — le Nouveau-Né porte en lui les deux principes génétiques qui s'allient ici allégrement tout en gardant leur hiérarchie paradoxale — le Blanc mâle *recouvert par* le Rouge femelle. Il ne lui reste dès lors qu'à prendre conscience des particularités de sa nouvelle existence. Une existence où la matière n'existe plus, où tout se métamorphose en idée ou en lumière après l'apparition miraculeuse de sa Mère :

Je suis dans une telle disposition que ni la satiété de nourriture ni le besoin de manger ou de boire n'ont aucune action sur moi, attendu que presque toute la nature des aliments s'en va dans l'air et s'y dissipe tellement qu'à peine la centième partie suit la voie naturelle.<sup>78</sup>

bivalence sexuelle, comme le démontrent les pseudonymes choisis lors de sa crise mégalomaniaque: *Rorispergius*, semeur de rosée, à caractère nettement masculin, et *Pandocheus*, récepteur universel, à caractère nettement féminin.

<sup>78</sup>. *La Vierge vénitienne*, p. 36.

Tous ces symptômes et ces phénomènes permettent de diagnostiquer une phase de dépression aiguë accompagnée d'angoisse et d'hallucinations internes, puis externes, avec des troubles prodromiques — anorexie, insomnie chronique. Or tout au long de cette crise se retrouve la même phobie à l'égard des fonctions biologiques, qui atteint un point aigu dans un sentiment momentané de totale aliénation. La deuxième phase — réintégration de la personnalité — qui coïncide avec l'apparition de la Mère Jeanne et l'introduction en ses formes corporelles préservées d'un corps spirituel exprime une victoire sur la crise par transpositions: impuissant à supporter dans la réalité son drame et ses interdits, il va transposer ses désirs de transgression dans un univers symbolique où, sous une forme masquée, ils vont pouvoir se donner libre cours. La chair devenue transparente ne provoque plus de répulsion: la copulation, insupportable sous sa forme réelle, transposée sous forme spirituelle ou vestimentaire, trouve une place autorisée en lui-même.

Cette expérience intime tend bientôt à forcer les limites de son intimité: on comprend cette joie mystique qui le fait dès lors crier partout, en ses écrits et du haut de sa chaire, *euréka*. Il a l'impression d'avoir percé la ténébreuse densité de la terre — comprenons qu'il a forcé, par un processus de transposition inconsciente, s'entend — les interdits et les répulsions qui empêchaient la réalisation de ses aspirations inconscientes, expérience mille fois renouvelée par d'autres esprits tourmentés par d'invisibles obstacles qui « franchiront les portes d'ivoire ou de corne » ou « passeront à travers le miroir ». L'interdit ne peut être contourné que par la voie détournée des symboles: aussi va-t-il camoufler cette victoire intime sous un symbolisme de plus en plus vaste et ambitieux <sup>79</sup>: la

79. Ce camouflage, sur lequel nous nous sommes déjà expliqué, paraît nécessaire à la survie du mythe: l'expérience érotico-mystique ne peut constituer un exutoire à ses pulsions refoulées que si la signification sexuelle est niée car l'interdit sexuel demeure. Voilà pourquoi on constate chez lui une violente réaction à toute tentative de démythification qui fait réapparaître l'origine sexuelle. M.A. Screech signale le fait: « *the interpretation of Jeremiah XXI, 22 (Femina circumdabit virum)* — a key-text for Postel — as la conjonction commune du mary

cosmologie, la médecine, l'eschatologie sont repensées dans ces cadres subjectifs. En lui s'est manifestée l'union du couple originel. Il est donc le fils, portant en lui étroitement unis les deux germes mâle et femelle sans souffrir moralement de leur union : il est né du Couple constitué par le Messie mâle et femelle sans que leur union s'accompagnât de répulsion. Il est le Premier-Né de l'ère nouvelle par laquelle l'histoire referme son cycle évolutif en revenant au point initial. « La restitution de toute chose, dit Postel, depend de son établissement »<sup>80</sup>. À l'origine Dieu a créé le couple-en-un-seul-être : Adam contenant en lui l'Ève future. Il restitue le couple-en-un-seul-être au début des temps nouveaux. Mais entre le couple originel et le couple eschatologique, un renversement s'est produit, lié à la montée du principe féminin. La femme originelle naissait de la pensée de Dieu et de la chair de l'homme, par dissociation de l'Adam premier. Adam contenait en lui le principe femme et jouait un rôle procréateur en prêtant son corps à la naissance d'Ève. Dans le couple nouveau, l'homme est « environné » par la femme :

Comme ce n'est pas assez que le père et la mère soyent, s'ils ne sont tellement en un seul individu reduictz, que la totale semence et substance du masle soit environnee, circondee et embrassee de celle de la femme, afin que la Femme environnast l'Homme des hommes et très parfaict père, aussi n'est-ce pas assez que la Femme des femmes soit ne que l'Homme des hommes soit, si, tout ainsi comme la femme et l'homme substantiellement estoyent en individu ou personne masle et femelle avant que du côté d'Adam feust extraicte, ne sont aussi en un individu reduictz en spirituel, chyle et sang, en laquelle union fault que tous les hommes perdus et abastardiz soyent regenez par la blanche et rouge semence spirituelle.<sup>81</sup>

et de la femme *met with violent opposition from him, for example* » (« The Illusion of Postel's Feminism », *op. cit.*, p. 169). L'opposition est en effet très violente (cf. *les Retractations de Guillaume Postel*, f° 3 v°). Cette violence, loin d'affirmer l'origine sexuelle des symboles, en est plutôt une confirmation.

80. *Apologie contre les detracteurs de la Gaule*, p. 88.

81. *Les Très Merveilleuses Victoires*, p. 38.

Le nouveau couple donc, plutôt qu'au couple originel, ressemble à quelque groupe médiéval de la Vierge à l'Enfant, l'époux tenant un peu la place de l'enfant maternellement protégé par le rouge manteau de son épouse<sup>82</sup>. Il y a bien, si l'on veut, dans cet aboutissement, une relative victoire de la masculinité, en ce sens que, par le moyen indirect du Couple-Un, qui n'éveille en lui ni répulsion ni censure, il propose une image quasi normale de la vie sexuelle. Mais que le rôle du père est timide ! Ce père qui sera réintroduit avec force par le protestantisme et son retour au Dieu mâle et créateur de l'Ancien Testament, reste ici un protégé, pas même un égal. Décidément dans ses projections théologiques Postel n'arrive pas à voir en l'homme autre chose qu'un enfant.

La plus merveilleuse des victoires reste bien celle de la femme qui a réussi à donner à l'époux cette place timide. Mais il est bien entendu — le rôle des symboles le montre assez — que cette victoire ne signifie pas une promotion de la femme dans le domaine social ou intellectuel. S'il est vrai que, par le biais d'une rêverie eschatologique, Postel arrive à surmonter l'interdit psychique concernant l'union des sexes, on peut se demander si cette prééminence de la femme et des symboles féminins n'exprime pas plutôt une peur devant ses fonctions d'un sujet masculin qui s'efforce de chercher à la fois un refuge et une justification de sa peur dans la régression à un stade infantile.

\*

\* \* \*

Les rêveries de Postel sur la femme, éclairées par les lumières de la science des rêves et des mécanismes inconscients de la pensée, apportent quelques révélations sur sa vie la plus intime, celle qu'il voudrait à tout prix maintenir dans son intimité, et qui s'échappe

82. L'idée de l'unité du couple s'apparente aux leçons du *Zohar*: « L'union entre mâle et femelle est appelée Un, et seulement quand la femme est unie au mari, on peut employer le mot Un » (*Zohar*, III, 7b). L'origine culturelle de l'idée n'a de toute manière pas d'influence sur sa signification. Toutefois cette recherche de l'unité semble être la préoccupation majeure d'un certain type de paraphrènes: cf. J. Laplanche, *Hölderlin et la question du père*.

malgré lui sous des habits d'emprunt. Sans doute peut-on voir dans le couple rédempteur, rêvé par un orphelin de père et de mère, une compensation à la frustration parentale: ce couple eschatologique, accompagné du fils, projette à la fin des temps un rêve d'enfance choyée et retrouvée. On peut voir dans la sublimation de la femme une image idéalisée de la mère qu'il n'a que peu connue, et qu'il s'efforce de retrouver toutes les fois que la vie lui en fournit l'occasion, dans l'austérité méditative d'un séjour d'hôpital ou dans la compagnie de religions et de textes ésotériques. Les détours pris pour donner à la femme un rôle d'épouse et de mère sans la faire passer par l'épreuve charnelle expriment un interdit lié à une répulsion ou à une frayeur face à la sexualité. Le rôle de fils ou de protégé attribué à l'homme manifeste une impossibilité de dépasser l'état pré-génital et de franchir le stade œdipien. Ces jeux si complexes sur l'unité et la dualité du couple n'expriment-ils pas — outre ses accointances avec la Kabbale — les difficultés d'un esprit luttant contre une tendance naturelle au dédoublement et cherchant son unité dans un rêve narcissique: tout esprit visionnaire, toute métamorphose du réel en symbole procède plus ou moins d'une tendance schizoïde ou se rattache à une manifestation paraphrénique<sup>83</sup>, et le goût excessif de Postel pour les articulations rigides du raisonnement constitue une manifestation caractéristique de cette lutte contre la dissociation latente de son esprit<sup>84</sup>.

Mais le cas de Postel dépasse largement le cadre de son individualité: cette adoration un peu trouble de la femme est le signe d'une époque et d'un état d'esprit. Le phénomène va de pair avec un certain courant messianique qui n'est pas seulement le propre du XVI<sup>e</sup> siècle. On retrouvera des idées semblables dans les écrits des saint-simoniens: la *femme libre*, la *mère* et les théories de *Ma-Pa* (*mater-pater*), avec seulement un accent féministe et socialisant qui est inconnu à

83. Sur *schizophrénie* et *paraphrénie*, cf. note 68.

84. Cette rigidité se traduit par le goût des symétries, l'enchaînement dogmatique et quasi mathématique du raisonnement: *il faut, il est nécessaire*, etc.

Postel<sup>85</sup>. Jeanne Southcote, Catherine Théot, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, s'attribuent des pouvoirs et un destin comparables à ceux de la Mère Jeanne<sup>86</sup>. Comment surtout ne pas penser à Auguste Comte : chez Postel et chez Comte, c'est le même mélange de rationalisme et de mysticisme visionnaire, de logique et d'aberrations à force de logique ; c'est une fixation analogue étonnante et naïve, sur un être de chair — ici Clotilde de Vaux, et là la Mère Jeanne — d'aspirations absolues<sup>87</sup>.

Postel représente un type d'homme : race d'Abel, race de Caïn ; race d'innocents, race de coupables, race de doux tourmentés. Après lui, Nerval, Milosz reprennent le même flambeau mystique ; Girolame et Isis continuent la Mère Jeanne. Ils ont rêvé à une forme de l'idéal féminin propre à des hommes trop féminins pour être des hommes, et se consolant par des rêves mystiques des perversions de leur virilité : « Le Christ, avec l'Épouse-Sœur, sperme de lumière, né de l'âme d'une vierge »<sup>88</sup>, et disant dans leur refus de la vie moyenne : « la vie ésotérique dépasse l'être moyen ».

Dépassement ou démission ?

CLAUDE-GILBERT DUBOIS

85. Le rapprochement est fait par G. Brunet, *Note sur Guillaume Postel et sur ses ouvrages*, dans *Les Très Merveilleuses Victoires*.

86. G. Brunet, *ibid.* D. Restoux signale comme un fait curieux que Catherine Théot est née elle aussi à Barenton.

87. Le rapprochement avec Auguste Comte a été fait par P. Mesnard, *l'Essor de la philosophie politique au XVI<sup>e</sup> siècle*, réédition (Paris, Vrin, 1952, p. 432). Le parallélisme pourrait être poussé très loin ; jusqu'à la profonde antipathie qu'inspirait à A. Comte le « monothéisme » protestant, par opposition à ses sympathies pour une certaine forme de catholicisme (cf. Henri de Lubac, *le Drame de l'humanisme athée*, Paris, U.G.E., 1965, p. 172sq.).

88. James Joyce, *Ulysse*, traduction de A. Morel, Paris, Gallimard, 1965, p. 178. Un rapprochement a été établi entre Postel et l'auteur d'*Ulysse* par F. Secret, « L'émithologie de G. Postel », dans *Umanesimo et esoterismo. Atti del convegno internazionale di studi umanistici* (Padoue, 1960, p. 425).